NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 Nº 3 1925

L'enseignement religieux dans les collèges

G. LEBACQZ

p. 136 - 152

https://www.nrt.be/es/articulos/l-enseignement-religieux-dans-les-colleges-3180

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'enseignement religieux dans les collèges

Pour peu qu'on réfléchisse au nombre d'élèves confiés, en Belgique (1) comme en France (2), à l'enseignement libre, et

(1) Exactement, d'après une statistique récente, 24.000 dans les collèges épiscopaux, 5.070 chez les Jésuites, 2.578 dans les écoles des Frères, en tout 31.648, contre 10.000 dans les collèges et athénées de l'État. — (2) Voir

qu'on le compare à celui des collèges officiels, on ne peut se défendre d'un étonnement douloureux devant l'indifférence et l'incrédulité grandissantes de notre pays. La force magnifique dont nous disposons, le capital humain, d'une valeur inappréciable, qui passe entre nos mains, réalisent-ils, au jour de l'échéance, leur plein rendement? A côté des catholiques fervents et des quelques entraîneurs d'âmes, combien d'esprits mal affermis, tôt désemparés qui font défection, les études à peine finies; combien d'épaves flottent ainsi dans le monde, brisées par la première tempête, voire par le premier coup de vent! Ce n'est un mystère pour personne que, parmi les croyants ou ceux qui se disent tels, beaucoup végètent, ne vivent leur religion que d'une manière routinière et n'exercent aucune influence sérieuse sur l'amélioration morale de ceux qui les entourent. Et dans les rangs mêmes de ceux qui restent fidèles à leurs convictions et ne trahissent pas leurs devoirs essentiels, combien un œil clairvoyant ne découvrirait-il pas de ressources à l'état improductif, de talents enfouis, d'aptitudes inexploitées pour le bien! Dès lors, dans la sincérité de notre conscience, ne sommes-nous pas forcés d'avouer que notre tâche privilégiée d'éducateurs religieux n'a pas obtenu son salaire naturel, ni produit dans sa plénitude l'œuvre de salut que l'Eglise était en droit d'en attendre? Aujourd'hui comme au temps de Fichte, l'éducation est toujours le grand levier capable de soulever toute une nation, le moyen puissant et efficace pour la régénération d'un peuple. Heureusement le remède est peut-être moins loin du mal qu'on n'est porté à le croire. Seulement, pour que toutes ces énergies latentes de la jeunesse passent à l'acte, il faut avant tout qu'elles deviennent conscientes: c'est au maître chrétien qu'il appartiendra de les révéler à ses élèves, puis de les développer en eux afin de les mettre au service de la bonne cause. Ce résultat — faut-

l'article de Mgr LAVALLÉE, *Réflexions sur l'instruction religieuse dans les collèges catholiques* dans la *Revue Apologétique*, t. XXXIII, 1921.

il le dire? — il l'obtiendra principalement par l'enseignement très soigné et parfaitement adapté des grandes vérités religieuses, en d'autres mots : par le cours de religion. C'est ce rôle, pensons-nous, qui est trop négligé à l'heure actuelle. Bon nombre de jeunes gens, sortis des collèges libres, se plaignent communément de l'insuffisance de l'instruction religieuse qu'ils y ont reçue. A les entendre, ils n'ont retenu que des bribes de catéchisme, de la morale purement pratique, des exhortations sentimentales, mais de *doctrine solide et suivie* guère. Ce malaise semble assez général; il accuse, tout au moins, chez ceux qui sont chargés d'éducation, un manque de *coordination* dans l'effort. Ce déficit, du reste, ne se constate pas seulement dans les collèges; il s'observe dans l'ensemble des institutions qui s'occupent de la masse chrétienne (1).

Au point de vue qui nous occupe, celui de l'enseignement moyen, on croirait écrite pour nous cette plainte de Mgr Lavallée, Recteur des facultés catholiques de Lyon : « Notre jeunesse catholique quitte les établissements catholiques, avec un bagage d'instruction religieuse insuffisant pour la vie, en disproportion avec son développement intellectuel. Et ce qui est plus grave, elle porte cette lamentable ignorance d'une âme fort légère... Il faut en conclure que l'instruction religieuse n'a pas été l'objet de la sollicitude qu'elle méritait... » (2). Les directives de Pie XI (3), insistant sur la nécessité de former de bons catéchistes, viennent donc à leur

(1) M. CARDYN écrivait, en décembre 1921 (dans la *Femme Belge*) : « Il n'y a pas à se le dissimuler, l'instruction religieuse n'est pas au niveau de l'instruction en général : nous assistons actuellement à une rupture d'équilibre. L'instruction religieuse tient si peu de place en face de l'instruction profane que la religion elle-même semble ravalée au-dessous des autres branches du savoir ». Qu'on lise aussi l'étude fouillée de M. L. DE GRANDMAISON (*Études*, 20 juillet, 5 août, 20 août 1924) sur « *La crise de la foi chez les jeunes* ». Une des causes de cette crise, ce sont « les lacunes, et parfois la carence d'une formation chrétienne réelle, vivante, intensive » (p. 419). — (2) *Loc. cit.*, p. 5; 20. — (3) On trouvera plus loin tous ces documents.

heure. La gravité de la question n'échappe à personne. Il s'agit d'une de nos responsabilités les plus lourdes. Les intellectuels catholiques, les « dirigeants » eux-mêmes n'y sont pas *indifférents*, et c'est un signe consolant, encourageant pour leurs pasteurs. Les chrétiens d'aujourd'hui, j'entends les bons, ont soif de connaître plus à fond la vérité révélée, ils désirent s'éclairer et s'instruire sur les *dogmes* de la foi, ils ne demandent qu'à se désaltérer à la source jaillissante pour la vie éternelle (1). Encore faut-il, obligation très impérieuse et très douce, que leurs prêtres les satisfassent dans la mesure du possible. C'est pourquoi, suivant le désir de notre Chef, le Saint Père, nous devons avoir à cœur de nous entendre sur une mise au point nécessaire de l'instruction religieuse, créer même, s'il se peut, un mouvement dans le milieu enseignant afin que nos collèges catholiques produisent *tous* leurs fruits; ils peuvent être immenses.

* * *

Le moyen le plus efficace peut-être d'agir sur les élèves dans une matière spéciale d'enseignement, c'est l'importance visible, hautement déclarée que le professeur saura lui attribuer. Pour que le cours de religion sorte son plein effet et obtienne ces résultats profonds, durables et pratiques qu'on est en droit d'espérer de lui, il importe en tout premier lieu *qu'il soit vraiment le cours principal de la classe*. Vraiment, cela veut dire qu'en réalité, en fait et non seulement en droit, tous les autres cours doivent se subordonner à lui, converger vers lui comme vers leur centre réel, leur but et la raison d'être de notre œuvre entière d'éducation. Il faut — ou il faudrait —

(1) Nous songeons, par exemple, à l'extension et au succès des cercles d'études religieux, fondés il y a quelques années à peine, à l'Université de Louvain. Les étudiants sérieux nous prouvent, de ce chef, combien un enseignement plus approfondi de la religion et du dogme répond aux aspirations de la génération actuelle.

que tout notre enseignement se donne en fonction de l'instruction religieuse.

On m'objectera tout de suite : « Que l'enseignement de la doctrine chrétienne occupe la première place, soit le plus important de tous, c'est chose admise, chez tous, et nous entendons bien maintenir sa primauté. Mais qu'il demande autant et même plus de travail et de souci que les autres, comme vous semblez l'insinuer, nous ne pouvons l'admettre. Quant à prétendre en faire le pivot de toutes nos classes, c'est un projet qui peut paraître généreux, mais qui tient de l'utopie. Impossible de parler religion à propos de tout. Ces empiétements intempestifs se feraient au détriment des « humanités », des lettres, des sciences, des « branches principales » pour l'étude desquelles les enfants nous sont confiés. Le résultat est considérable de garder les jeunes gens dans le droit chemin. Les saturer de religion et de piété serait les soumettre à une formation incomplète qui jetterait le discrédit sur notre enseignement tout entier ».

Nous ne pouvons adopter pareille manière de voir. Elle dénote une conscience insuffisante de notre devoir et de nos responsabilités, ou un zèle attiédi, voire une paresse coupable touchant les intérêts de Dieu et des âmes.

Et tout d'abord, écartons telle ou telle hypothèse qui n'ont que faire avec le sujet que nous abordons. Il est évident qu'en des conjonctures spéciales, dans telle université des Indes Anglaises par exemple, des raisons majeures imposeront des réserves et empêcheront une action plus décidément religieuse. Que dans d'autres cas encore, lorsque des jeunes gens formés déjà viennent nous demander un enseignement de nature plus spéciale, technique par exemple, il faille se contenter d'une action plus discrète et plus lointaine, c'est entendu. Mais nous refusons d'appliquer à nos collèges cette conception de l'éducation religieuse. Nos élèves nous arrivent à l'âge où ils sont le plus malléables; nous disposons de six ans pour les

former. A côté et en dépit des germes malsains qui risquent d'étouffer en leur âme la bonne semence, ils apportent des trésors de générosité ; tout leur être regorge pour ainsi dire de ressources inépuisables, et une bonne part d'entre eux sont imprégnés du christianisme qu'ils ont puisé dans la famille. Pourquoi nous les confie-t-on ? Avant tout pour que nous en fassions des catholiques convaincus et des apôtres. Les connaissances humaines, ils peuvent les trouver ailleurs ; ce qu'ils viennent nous demander, c'est un surcroît d'instruction et d'éducation chrétiennes, qui les mette à même d'affronter l'avenir et de surmonter victorieusement les assauts que leur foi, immanquablement, aura à subir. Prêtres ou religieux, nous n'enseignons les sciences et les lettres que pour avoir le droit d'enseigner la foi (1), pour atteindre les âmes dans ce qu'elles ont de plus précieux et de plus élevé.

Nous perdons parfois de vue cette vérité élémentaire et, à nous voir agir, on dirait parfois que le cours le plus important n'est pas celui qui mériterait de l'être. Interrogez des jeunes gens sortis de nos établissements, posez-leur des questions de ce genre : « A quelle branche du savoir humain vos professeurs attachaient-ils le plus d'importance ? Sur quelles matières parlaient-ils le plus facilement, le plus volontiers ; dans quel domaine paraissaient-ils davantage « chez eux » ? Ils ne répondront pas toujours : « dans les questions religieuses », mais fréquemment : « en littérature, en mathématiques, en

(1) Assurément le collège procure l'éducation chrétienne par d'autres moyens encore : comme le bon exemple des maîtres, le choix des élèves, la surveillance discrète, la fréquentation des sacrements, etc. Mais ces moyens excellents seront rendus en partie inefficaces pour l'avenir, s'ils ne sont appuyés sur un *enseignement* religieux. Ce qui manque à nos élèves, ce ne sont pas des pratiques, mais les connaissances *dogmatiques*, et la justification, du point de vue de l'intelligence, de ces pratiques catholiques dont ils vivent. Les formules qu'on ne comprend pas, qu'on n'a pas fait siennes, s'oublient ; les pratiques dont on ne comprend pas la raison d'être, bien vite ou sont abandonnées ou deviennent un joug que l'on porte sans amour.

histoire... ». Parlons net : la première place qu'on assigne au cours de religion dans nos programmes d'études est trop souvent théorique; pure primauté d'honneur.

Simple primauté d'honneur; en effet, les heures consacrées à l'étude de la religion passent souvent inaperçues, sans grand relief, à côté des autres. Pourquoi? On n'a pas l'art de les faire désirer et aimer; on n'éveille pas chez l'élève la curiosité de connaître ce dont il vit, de progresser par lui-même dans la science des sciences. Quelle en est la raison? N'est-ce pas, peut-être, que nous ne déployons pas, au cours de religion, la même industrie ingénieuse que nous mettons en œuvre dans l'enseignement des autres branches? S'il s'agit du latin, du français, des mathématiques... on s'efforce d'obtenir de l'enfant ou du jeune homme qu'il travaille avec goût, qu'il complète par l'étude personnelle l'enseignement reçu en classe. Le fait-on pour la religion? On insiste, et avec raison, sur la lecture, mais s'ingénie-t-on à faire aimer la littérature religieuse? Dresse-t-on des listes de livres traitant de la vie chrétienne, livres recommandés aux élèves et dont on saura faire valoir le prix? Des professeurs zélés — et je les en loue — organisent des réunions supplémentaires pour développer et approfondir devant une élite, et à son grand profit, les matières vues en commun : commence-t-on par la doctrine religieuse? A moins qu'on ne dise — ce qui est manifestement faux — qu'elle n'est pas, elle, susceptible d'être mieux comprise par quelques-uns.

Ne l'oublions pas : avec du plus et du moins, tous les élèves se laissent diriger et façonner : si pratiquement leurs préoccupations sont orientées, avant tout, vers l'acquisition des connaissances purement humaines, rien d'étonnant à ce qu'ils perdent promptement de vue l'essentiel . l'indispensable nécessité de connaître leur religion afin de la mieux vivre. Et si leurs âmes n'éprouvent pas ce besoin, craignons que ce ne soit en réalité de notre faute; au fond, parce que

l'instruction religieuse n'occupe pas — pratiquement — dans l'esprit des professeurs et partant dans celui des élèves, la place qu'elle devrait, parce qu'elle n'est pas l'objet principal de nos pensées et de nos efforts.

Il ne paraîtra donc pas superflu de montrer, ou plutôt de rappeler, que le *cours le plus important* de nos classes, c'est le cours de religion. Du seul point de vue de la formation humaine, l'importance du cours de religion apparaît déjà prépondérante, surtout à partir de la seconde; à une condition toutefois, qui va de soi : c'est qu'il ne se réduise pas à un pur effort de mémoire, consenti en vue d'un concours étudié par cœur. Dans les « humanités » quoi de plus formatif que d'apprendre à raisonner, à coordonner des idées, à prendre sur les choses une vue d'ensemble, à se faire sur le monde et sur la vie un jugement sain? De par sa nature, le cours de religion et d'apologétique doit intéresser les élèves et les jeunes gens sérieux : il leur ouvre des horizons, il leur donne déjà des préoccupations d'homme, il éveille chez eux la conscience de leur personnalité, de leur noblesse et de leur grandeur; il rehausse chez eux pour la vie entière le niveau intellectuel et moral, il leur ouvre une échappée vers le ciel, et dépose dans leur âme les germes du vrai bonheur.

Le cours le plus important encore, à cause de sa répercussion sur tous les autres. Tout le reste de l'enseignement, disions-nous, doit se donner en fonction du cours de religion. Les lettres, les arts, les sciences sont des rouages inférieurs de l'activité humaine; son grand ressort restera toujours la religion. C'est d'elle que doit partir le mouvement vers le progrès dans tous les autres domaines, si importants et si relevés qu'on les suppose. Entre la religion et les diverses connaissances de l'esprit humain, il n'y a pas de commune mesure : la religion est « d'un autre ordre », l'ordre supérieur. Qu'on ne dise pas : « Impossible de donner plus de place et d'attacher pratiquement plus d'importance à l'ensei-

gnement de la religion, vu le nombre très limité d'heures qu'on lui consacre ». Toute sa valeur et son caractère unique consistent précisément dans ce principe qu'entre l'instruction religieuse et les autres branches de l'enseignement il ne peut y avoir de cloisons étanches ; la première doit se prolonger dans les autres, elle doit les imprégner et informer de son esprit. Les rapports de l'Église et de l'histoire (1), de la littérature et du facteur religieux sont trop évidents pour qu'on doive les rappeler ici. Encore faut-il les mettre en relief ; on montrera par exemple en histoire, l'influence prodigieuse du christianisme au cours des siècles, le rôle de premier plan de l'Église dans la formation de notre civilisation européenne ; ou bien, dans le domaine littéraire, on fera ressortir les ravages de l'incrédulité dans des âmes artistes, ou trop faibles ou trop orgueilleuses pour repousser les doutes qui les assaillent et dont elles finissent par devenir les victimes. Même dans la leçon de mathématiques, si étrangère qu'elle paraisse à première vue aux choses de la foi, l'occasion peut s'offrir de puiser dans la science un soutien pour la foi. Je ne cite qu'un exemple. A propos de problèmes difficiles, ardus en eux-mêmes ou simplement insolubles pour des élèves, un prêtre catholique en pourra rappeler fort à propos la notion du mystère chrétien, si déraisonnablement combattue puisque l'esprit humain est forcé, presqu'à chaque pas, d'avouer son impuissance. C'est un hors-d'œuvre, me direz-vous. Pas tout-à-fait, puisque l'intelligence de l'enfant reçoit une lumière nouvelle et, résultat beaucoup plus précieux, que Pasteur visait dans chacun de ses cours, puisque le professeur aura réussi à hausser d'un degré l'esprit et le cœur de ses élèves. Ce qui importe, après tout, c'est que nous ne nous confinions pas dans les matières profanes au point de masquer le lien qui les unit, le point de convergence où elles se rencontrent.

(1) Sur la compénétration de l'histoire et de la Religion. Cfr les pages très suggestives de Mgr Lavallée (Rev. Apolog., *loc. cit.*, p. 17 à 20).

Nous ne devons pas craindre de laisser paraître, de rendre agissante « l'âme » de notre enseignement, l'idée qui en est la « forme » ; elle est notre raison d'être comme professeurs et éducateurs.

Car nous sommes tous convaincus du « Quid prodest... » de l'Évangile, et tous, j'en suis sûr, nous signerions la belle parole d'un auteur célèbre : « Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur ». Longtemps auparavant, saint Augustin avait dit (1), parlant de la doctrine chrétienne : « Qui la connaît sait tout; qui ne la connaît pas ne sait rien, même s'il connaît tout le reste ». De quel profit serait-il pour l'homme de se faire un nom dans les sciences ou dans les lettres, d'acquérir une situation privilégiée de la fortune s'il n'a pas appris la voie du ciel?... Sans la religion, nous le savons, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, dût-elle s'enrichir de la meilleure formation humaine et de la plus haute culture de l'esprit. Cette conviction, que nous portons en nous et qui explique notre œuvre d'éducation, nos élèves devraient la discerner en nous; alors, l'exemple aidant, ils finiraient par la partager. A cette condition-là seulement, le cours de religion gardera son rang, le premier.

* * *

Niera-t-on dès lors que l'enseignement de la religion soit celui qui réclame le *plus de préparation et le plus de soins?* Pour conquérir de haute lutte la première place — qui lui revient — et s'imposer aux élèves, il exige du professeur des qualités rares; et je ne m'étonne pas que Pie X affirme (2) qu'un prédicateur distingué est beaucoup plus facile à trouver qu'un bon catéchiste. Aussi en cette matière, on a l'illusion facile.

1. Et tout d'abord, au même titre que les autres branches

(1) Confess., v, 4.— (2) Encycl. *Acerbo nimis* du 15 avril 1905, cfr. infra, p. 163.

du savoir humain, l'enseignement religieux suppose une vraie science et donc une formation technique réelle et solide. L'éducateur chrétien sera au-dessous de sa mission s'il ne s'est acquis, par des études sérieuses, des connaissances claires et approfondies. A voir le mince bagage religieux que des jeunes gens catholiques emportent du collège pour le voyage de la vie, une hypothèse plausible se présente à l'esprit : peut-être ne leur a-t-on donné, sur l'objet de leur foi, que des idées vagues, non un enseignement précis, substantiel et complet. Or, pour inculquer aux autres cette doctrine forte et consistante, il est nécessaire que nous la possédions bien nous-mêmes, et ce travail d'assimilation réclame un effort *intense et persévérant*. Voulons-nous passer maîtres dans l'art d'enseigner une science, commençons par l'étudier à fond : à cette loi la religion n'échappe pas.

2. Un cours de religion ne *s'improvise pas*, même si l'on possède déjà la science théologique nécessaire : et c'est ici surtout que l'illusion est facile. Il n'est pas si aisé de dégager les vérités que nous avons apprises en théologie, des formules abstraites, de l'apparat scolastique dans lequel elles nous furent enseignées, pour les adapter aux jeunes intelligences que nous avons à former. Or, sans cette adaptation nécessaire, les vérités les plus sublimes et les plus fécondes pour la vie apparaîtront ou de vains mots ou des choses sans réalité intelligible et pressante. Mais cette adaptation demande de sérieux efforts et une mûre préparation. Non, un cours de religion ne s'improvise pas, sous peine de s'exposer à des redites fastidieuses ou de se réduire à quelques impressions sentimentales, qui ne laisseront à l'enfant qu'une piété de surface, faite à peu près exclusivement de pratiques et d'habitudes.

3. Je dirai plus : Les méthodes pédagogiques se multiplient, des tentatives très louables et couronnées de succès perfectionnent l'enseignement des sciences et la culture des arts :

serait-il téméraire d'affirmer que si les mêmes progrès étaient réalisés dans l'instruction religieuse (1), l'action catholique serait autrement puissante pour le relèvement moral du pays? Des initiatives individuelles ne suffisent plus. Pour que la technique de l'enseignement chrétien se développe en proportion de celle des sciences profanes, nous devrions coordonner nos efforts, nous entendre, dans ce sens, nous réunir même, discuter les meilleures mesures à prendre afin de ne pas faillir à notre tâche.

4. De la science d'abord, du discernement ensuite, une répartition équitable des matières, puisque le nombre d'heures dont nous disposons n'est pas exagéré, tant s'en faut. Allons droit aux points essentiels, laissons les à-côtés, les sujets qui ne se rattachent qu'indirectement et que subsidiairement au

(1) Les laïcs instruits sont les premiers à nous le reprocher. Ils soulignent — parfois avec amertume — les progrès réalisés dans tous les autres domaines de la pédagogie, alors qu'on enseigne le catéchisme aujourd'hui, exactement comme il y a 50 ans. Dans l'étude de la « méthode » catéchétique les catholiques Allemands nous ont très largement devancés. On connaît trop peu, chez nous, leurs livres de « Methodik ». Signalons quelques ouvrages que nos professeurs de catéchisme consulteront certainement avec profit :

Prof. Dr A. Struckmann. *Spezielle Methodik des Katholischen elementaren Religionsunterrichts.* O. Goedel. Hannover, 1913 (En appendice, une très riche bibliographie, mais exclusivement allemande, de la matière).

Dr Simon Katchner. *Katechetik.* Meyerhoff. Graz, 1899, (pour écoles populaires).

W. H. Meunier. *Die Lehrmethode im Katechismus-Unterricht. Ein Beitrag zur heutigen Bewegung auf dem Gebiete der Katechetik.* Bachem. Köln, 1905, (discute les mérites pédagogiques de la méthode « psychologique » d'enseignement religieux due à Herbart). Signalons encore du Dr Simon Katchner, son « *Lehrbuch der Katechetik Geschichte und Theorie* ». (Graz. Meyerhoff, 1908), si instructif, et le mémoire couronné de Peter Göbl : *Geschichte der Katechese im Abendlande vom Verfalle des Katechumenats bis zum Ende des Mittelalters* Kösel, Kempten, 1880. Cette histoire de l'enseignement religieux chrétien peut contribuer à donner au catéchiste une idée de l'éminente dignité de ses fonctions. (N. d. R.)

fond même de la doctrine catholique. Ainsi, les questions sociales, dont on aurait tort de nier l'opportunité, excellentes en leur temps et lieu, ne forment cependant pas la trame de notre vie chrétienne ; si c'est aux heures réservées à l'étude de la religion qu'il faut les étudier et les approfondir, je crains bien que le temps ne fasse défaut pour l'étude des articles du symbole.

En apologétique, nous aurions grand tort de nous limiter à la polémique et de nous éterniser dans la réfutation des adversaires. Ce serait à la fois gaspiller un temps précieux et de plus une faute de tactique. N'a-t-on pas vu des jeunes gens perdre la foi parce que des erreurs modernes proposées à leur esprit avaient produit sur eux une impression trop forte ? Ils n'avaient pas compris la contre-partie, les réponses victorieuses, je le veux, mais pour lesquelles ils n'étaient pas mûrs, réponses qui les dépassaient et supposaient tout un entraînement philosophique qu'ils n'avaient pas. Les objections principales et courantes, oui, faisons-les connaître, puisque tôt ou tard elles se présenteront à l'esprit du jeune homme ; mais, cela fait, progressons dans la connaissance des vérités positives, sans nous attarder davantage aux ronces qui bordent le chemin. Nos élèves ne se présentent pas à nous comme des contradicteurs à pourfendre, mais plutôt comme des disciples à conduire au Christ. Ne nous embarrassons pas non plus d'un appareil scientifique trop compliqué, trop abstrait, moins encore d'un fatras inutile de discussions byzantines d'où l'émotion est absente, par exemple, sur le mérite ou sur la prédestination. Gardons-nous de tomber dans le remplissage, plus ou moins factice, de cadres scholastiques artificiels et stériles qui dessèchent la piété, au lieu de l'entretenir et de la développer. Non, ce ne sont pas ces longues et pénibles discussions qui sont le fond de la religion catholique.

5. Remarquons même qu'elle ne consiste pas tout entière

ni principalement dans la morale ; et on est loin de l'avoir épuisée quand on a prêché l'accomplissement de préceptes extérieurs et l'abstention de plaisirs défendus. Partie nécessaire de notre foi, sans doute, mais qui découle elle-même de vérités plus profondes et autrement consolantes. Au cours de religion nous devons être des semeurs d'idées, fournir des principes, indiquer des directives pour l'Université et pour la vie, aborder franchement le dogme révélé, la part de loin la meilleure et la plus belle du grand patrimoine catholique.

Et c'est ici que l'enseignement religieux nous apparaît dans toute sa valeur et dans tout son attrait : plus encore qu'une œuvre de science, elle est une œuvre de vie. Pour réaliser intégralement son but, il exige, ce qui est infiniment plus précieux que la science, un cœur d'apôtre. Il ne se contente pas de formules, et il se diminuerait, jusqu'à disparaître, s'il se bornait à communiquer des connaissances abstraites, à parler, dans une langue morte, des souvenirs d'un passé à jamais anéanti... Le divin ne se traite pas comme de l'humain, ni une chair vivante comme le cadavre entouré de bandelettes. Qu'est-ce qu'une leçon apprise, un examen correctement préparé en comparaison de la vie divine que l'on communique et que l'on rend plus abondante : « *ut vitam habeant et abundantius habeant* » ? Ce sont les relations avec Dieu que le professeur entreprend de resserrer, c'est un contact plus intime qu'il établit entre la religion et les fidèles. Le dogme catholique contient toutes les grandes choses dont nous vivons, nous, les maîtres et les petits qui nous sont confiés. A condition qu'on sache la leur présenter, comment voulez-vous qu'ils ne s'intéressent pas à la vérité foncière, éternelle, toujours agissante, qu'ils ne soient pas disposés à en mieux vivre? Toutefois nous nous flatterions en vain d'obtenir ces résultats si précieux si nous n'y mettons pas toute notre âme, si nous ne sommes pas nous-mêmes fortement nourris de vie intérieure et pénétrés de l'importance de notre

mission, la plus belle qui soit au monde. Il faut que nous apparaissions à ceux dont nous avons la charge « comme les ministres du Christ » (1 Cor., IV, 1), réalisant pour notre propre compte le mot du Curé d'Ars : « Le Bon Dieu, c'est ma partie ». Il faut, je le repète, que nous ayons une âme d'apôtre... Alors, on peut m'en croire, le cours de religion ne passerait plus inaperçu, son emprise sur les esprits ne serait pas moins forte et moins profonde que celle de la littérature ou des arts. Grâce à Dieu, elles ne sont pas taries chez nos jeunes, les nobles et idéales aspirations, — témoin le magnifique mouvement actuel de jeunesse catholique — et il ne tient qu'à nous de déchaîner les saints enthousiasmes en faisant jaillir la source vitale des grands dévouements et des héroïques renoncements, l'amour divin, l'amour infini.

6. Allons au point des points, au point essentiel... : nos élèves peuvent-ils nous quitter sans connaître le Christ, n'ayant fait qu'entrevoir sa personnalité, son caractère, son influence, sa vie d'il y a vingt siècles, et celle qu'Il prolonge parmi nous? Nous déplorons que des catholiques nombreux ressentent si peu d'amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ et pour sa doctrine; c'est peut-être parce que sur l'un et sur l'autre, ils ne possèdent que des notions rudimentaires. Quel sujet d'un plus prodigieux intérêt pourtant que celui-là, pour des âmes jeunes surtout, neuves, frémissantes encore d'une sensibilité vive : le Christ, d'une beauté idéale et réelle à la fois, Celui qui remplit l'histoire, en face duquel on ne peut rester neutre, devant lequel on prend parti, que l'on persécute ou que l'on adore. Nous manquons de foi en l'action du Christ mieux connu, mieux aimé. Et pour des élèves moins bons ou déjà sur une pente vicieuse, l'étude de Jésus-Christ ainsi entendue, vivante, passionnée, peut devenir le principe d'une force inattendue, d'un relèvement soudain, d'une ferveur étonnante. Eux aussi ont subi le charme, ressenti la surprise que doit éprouver tout chrétien quand pour la première fois

il a pénétré le secret de l'amour du Christ pour lui. Et comme disait Lacordaire : « Un amour ne se surmonte que par un autre amour » (1).

L'instruction religieuse donnée ainsi aux heures de classe trouve parfois plus d'écho que le sermon, parce qu'elle s'insère dans la vie dont elle n'est plus dès lors comme un canton isolé ou un compartiment spécial. Appréciant à sa valeur la personne adorable de l'Homme-Dieu, les âmes la retrouveront aisément à l'heure du danger ou de l'épreuve.

Le contact avec le Christ s'établit principalement, chacun le sait, par la lecture assidue de l'Évangile. Chose inouïe! Des jeunes gens bons, pieux sortent de Rhétorique sans presque le connaître. Est-ce tolérable? Les Protestants nous donnent, sur ce sujet, une rude leçon dont nous aurions à profiter. Combien de catholiques, je ne dis pas étudient, mais possèdent l'Évangile, le livre qui devrait être le livre de chevet de tout chrétien, feuilleté sans cesse, ardemment étudié, le livre que les plus cultivés reliront toujours sans jamais en épuiser le sens, et que plus encore qu'eux peut-être goûteront les simples et les humbles. L'âme des enfants y découvre des clartés insoupçonnées et en reçoit d'ineffaçables impressions. Révéler l'Évangile à nos jeunes gens, leur en donner le goût, le faire aimer, le faire lire, ne serait-ce pas déjà un résultat aussi appréciable qu'il est rare en somme du cours de religion?

Et dès lors tout s'éclaire et s'enchaîne. L'Église n'est que le Christ lui-même se continuant à travers les âges et dont on

(1) Il est certainement des chrétiens à l'âme noble et généreuse, qui trahissent leur religion pour ne pas la connaître ou la connaître imparfaitement : « Je me souviens, écrit J. Rimaud (*Études*, 5 nov. 1924, p. 327), de telle conversation dans les blés, pendant l'offensive de l'été 18, sur la grâce qui permet de rester chaste; un ouvrier concluait : « Si c'est comme ça, il n'y a rien à dire. » A propos de bien d'autres questions et dans des milieux très divers, le même cas pourrait se présenter.

peut, à grands traits, esquisser l'histoire. Pour de jeunes intelligences quels éléments d'intérêt nouveau! Les conciles, les hérésies, aussitôt condamnées que formulées, les persécutions, les ravages de l'incrédulité, les mouvements religieux actuels, le néo-paganisme contemporain qui empêche le monde de se relever et le conduit à sa ruine! Autant de matières qui offriront le moyen, — et quel moyen! — de démontrer à l'élève l'influence capitale de la religion sur l'humanité et d'illustrer, par des exemples qui s'imposent, la fameuse formule dogmatique : Hors de l'Eglise, point de salut.

Et je n'ai rien dit de la grâce sanctifiante, dans la vie chrétienne, la merveille des merveilles, ni des Sacrements qui nous la dispensent, ni du grand Sacrifice de la Messe, ni de la liturgie qui parle à la fois aux sens, à l'esprit et au cœur et qui contribue si puissamment à développer la vie surnaturelle en nous. Qu'on ne vienne plus me dire que le cours de religion est, pratiquement, « un cours comme un autre ». Il ouvre des aperçus sur toutes ces beautés incomparables du Christianisme, que tant de chrétiens ignorent ou soupçonnent à peine, et dont cependant ils continuent à vivre. Il peut devenir la source de la dévotion solide, de la vraie piété et — osons trancher le mot, pourquoi pas? — de la sainteté.

Pour qu'il fructifie et atteigne ces sommets, il faut, j'y consens, que nous l'adaptions à l'auditoire qui nous écoute; cela suppose beaucoup de tact, beaucoup de science et surtout beaucoup d'amour. Mais c'est par le cours de religion ainsi compris que nous laisserons sur nos élèves la plus forte empreinte, que nous atteindrons les âmes, en leur faisant un bien réel et durable, en leur révélant le Christ-Jésus : Il n'est point d'effort qui semble trop pénible, au prix de ce noble résultat.

G. LEBACQZ, S. I.